

Comment continuer?

Diane-Monique Daviau

Volume 29, Number 1 (169), 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31129ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (1987). Comment continuer? *Liberté*, 29(1), 139–144.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

COMMENT CONTINUER?

Rainald Goetz, Chez les fous, roman traduit de l'allemand par Robert Simon, Gallimard, 1985, 341 pages.

Imaginez une lecture publique. Les écrivains invités sont en lice pour un prix littéraire prestigieux qui couronnera justement un extrait d'une œuvre inédite qui aura été lu pendant la demi-heure allouée. Certains de ces écrivains ont déjà un nom, d'autres sont de purs inconnus. Les grands gurus de la critique littéraire, rassemblés en jury, attendent les candidats de pied ferme. Les caméras de télévision sont braquées sur les aspirants, les journalistes ont sorti leurs stylos, le public est prêt pour le spectacle.

Depuis le début de la compétition, qui durera trois jours, les auteurs défilent à la queue leu leu. En coulisse, les paris vont bon train: un tel ne gagnera pas puisque X fait partie du jury; mais tel autre, le favori de X, ne peut gagner lui non plus, étant donné qu'il vient tout juste de recevoir un autre prix littéraire.

La routine, quoi. On parie pour tuer le temps. D'une certaine façon, les jeux sont faits. On parle bien d'un génie qui cette fois se serait glissé parmi les vingt-huit concurrents, mais des génies, on en a vu d'autres. On ne tombe pas en bas de sa chaise pour si peu.

Puis il arrive.

Il s'appelle Rainald Goetz; il a vingt-neuf ans; il est docteur en médecine et en histoire, spécialisé en psychiatrie; il s'est payé le luxe d'arriver en retard et

de faire attendre tout le monde; et il vient tout juste de troquer son allure punk contre une tenue de premier communiant. Le morceau de prose qu'il lira est tiré d'un livre intitulé *Chez les fous*. C'est lui, le génie. Mais on en a vu bien d'autres.

Puis il lit.

L'extrait qu'il présente est une charge contre les nullités de la machine littéraire en général et toute la merde de ce concours littéraire en particulier. Et pour illustrer le passage qu'il est en train de lire, il sort une lame de rasoir et se taillade le front. Le sang coule. N'arrête pas de couler. Coule tellement que l'auteur est pris d'un malaise et doit interrompre sa lecture. Le concours de Klagenfurt pour l'attribution du prix Ingeborg-Bachmann 1983 vire au scandale. Les médias ont enfin de quoi se mettre sous la dent. Goetz ne sera pas couronné mais il sort grand gagnant de cet événement annuel: du jour au lendemain on ne parle plus que de lui. Plus aucun critique ne peut se permettre d'ignorer son livre. Avant même que *Chez les fous* ne paraisse, on a déjà en mains une copie du livre. Certains critiques, admiratifs, avouent qu'ils se sentent tout à fait incapables de recenser ce roman. Et pourtant il le faut.

Voilà pour l'anecdote.

Maintenant, passons aux choses sérieuses: le livre. Bien qu'il ne soit pas facile à lire, et encore moins à digérer, il vaut la peine d'être lu — ne serait-ce que pour toutes les questions qu'il suscite et pour le malaise et la réflexion qu'il provoque.

En Allemagne, ces dernières années, les romans sur le thème de la psychiatrie pleuvent, surtout ceux qui sont, en plus, autobiographiques. Il ne se passe pas de rentrée littéraire sans toute une série de ces déchirantes descriptions de psychopathologies. Une véritable inflation. Une mode. Le roman de Goetz n'a pas grand-chose à voir avec ce genre de livres. Il se situe en fait sur un tout autre plan.

La plupart du temps, lorsque sont réunis les concepts «littérature» et «folie», on assiste essentiellement à une charge contre la «psychiatrie inhumaine».

Le ton moralisateur laisse croire que celui qui dénonce sait parfaitement bien, lui, comment devrait être la psychiatrie pour être «humaine» — ou qu'il serait préférable qu'elle n'existe pas du tout. Lorsqu'on ouvre un roman ayant pour thème la folie, on peut s'attendre au pire. On verra parfois une poétisation de la folie: les fous font de si touchants tableaux tout à fait étranges (voir Hans Prinzhorn), les schizophrènes écrivent de si jolis et si tristes poèmes (voir Leo Navratil). Ou bien ce sera la politisation: les fous sont des êtres normaux qui répondent à une réalité aliénante en devenant fous, donc ils sont sains, tandis que ceux qui ne perdent pas la raison sont les vrais malades: ils sont insensibles, intouchables. Le fou comme incarnation de la fantaisie créatrice, comme victime d'une société malade; le schizophrène en tant que dissident qui se révolte contre les mécanismes d'oppression sociale, le schizophrène en tant que révolutionnaire; l'asile comme modèle social avec sa puissance, ses sanctions, ses instruments disciplinaires. L'intérêt que présentent actuellement les maladies psychiques pour les discours littéraires, la critique, tient en grande partie aux nombreuses utilisations qu'on peut en faire comme métaphores.

Un peu comme le fait Susan Sontag avec *La Maladie comme métaphore*, Goetz oppose fermement aux métaphorisations si largement répandues la réalité clinique. La folie ne s'exploite pas et ne se laisse pas sublimer esthétiquement lorsqu'on voit en elle ce qu'elle est avant tout: un état de désespoir. Cette réalité clinique, Goetz la cerne par le biais du récit, du rapport, du documentaire, et il la transmet au lecteur à partir des différents points de vue qu'ont sur le sujet ceux qui sont directement concernés. C'est un véritable kaléidoscope de voix que Goetz met en scène: fous, parents, psychiatres, antipsychiatres, infirmiers, journalistes spécialisés et l'auteur lui-même dans différents rôles, interviennent tour à tour, se rejoignant jusqu'à se confondre peu à peu. La différence entre médecins et patients finit par s'estomper, du moins en surface. Voilà deux éléments suscepti-

bles d'agacer certains lecteurs: que malades et soignants puissent finalement se ressembler à ce point et que l'auteur confronte constamment des morceaux parallèles, sans éliminer ou même tenter d'harmoniser les contradictions ressortant de la confrontation des nombreuses facettes d'un seul et même problème.

Mais le roman suit et reproduit dans sa structure même le mouvement que son matériel impose. Ce que l'auteur gagne, en fonctionnant de cette façon, c'est une vraisemblance qui, formellement, est à la mesure du propos. De plus, stylistiquement, chaque morceau est réussi: qu'il s'agisse du ton professoral, pédant, d'exposés académiques, du jargon des jeunes, de la façon de s'exprimer lors de discussions télévisées, de la manie de compter d'un patient ou du flux des associations dans le délire ou sous l'effet de drogues, Goetz s'avère un imitateur de grand talent. Mais cet aspect est secondaire, tout comme l'est la question de savoir si ce roman est réussi dans son ensemble. Voilà une question qui perd de son importance au fur et à mesure qu'on se rend compte que l'auteur écrit pour trouver la possibilité de continuer à vivre. Le narrateur le dit, l'auteur le fait sentir: dans cette façon qu'il a de ne pas posséder sa matière, de ne pas la maîtriser, d'être écrasé par toute cette matière «chaotique» qu'il livre. *Chez les fous* n'est pas le bilan d'un ancien médecin qui se vide le cœur et montre simplement au public ce qui se passe derrière les murs des asiles clos. Ici, la littérature devient moyen de défense, résistance. C'est le moyen qu'a trouvé Rainald Goetz pour donner (à nouveau? enfin?) un sens à sa vie.

Le personnage principal de ce roman, Raspe, le double de Goetz, rêvait de transformer la psychiatrie. Il voulait être celui qui sauverait les malades et montrerait à ses collègues le vrai chemin, eux qui laissent le malheur des patients disparaître entre les dossiers et les classeurs, derrière les rivalités et les ambitions, le potinage de cafétéria, les intrigues. Confronté à la réalité de l'hôpital (relations entre médecins, contacts entre médecins et patients, traitements

utilisés), déchiré par l'expérience quotidienne de la culpabilité et de l'impuissance, il finira par être tellement dégoûté qu'il abandonnera.

Ce qui, dans cette espèce de descente aux enfers, secoue le lecteur par-dessus tout, c'est l'absence totale de complaisance. L'auteur ne fait pas de morale, n'excuse rien, ne justifie rien. Raspe, malgré ses scrupules et la conscience aiguë qu'il a des choses, suit le même chemin que ses collègues. Il rêve d'une brillante carrière, et pour devenir un grand psychiatre, il assiste à des congrès qu'il sait d'avance inutiles, il fait semblant d'être suspendu aux lèvres de ses supérieurs, il donne des conférences et il est toujours disponible, toujours prêt à rendre service, puisque c'est ainsi que l'on accumule de bons points. S'il manque un patient pour une démonstration, il en prend un parmi les siens, même s'il est profondément en désaccord avec cette façon d'exhiber les malades. Peu à peu, il adopte le langage de ses collègues. Lui aussi finit par avoir recours aux médicaments, lui aussi se sert de formules expéditives pour classer ses patients. Et lui aussi est dégoûté par la malpropreté de certains malades, écœuré de voir de la bave, des excréments. Pendant ce long séjour chez les fous, on se demande ce qui l'emportera: l'ambition ou l'idéalisme. Mais finalement Raspe échoue d'un côté comme de l'autre. Il voit et constate trop de choses, plus qu'il ne peut supporter. Sachant que lui-même ne peut faire mieux, n'est rien de mieux que ce qu'il voit, il abandonne: «Je ne veux pas devenir ce que je suis», dit-il.

Après une période d'errance, il devient collaborateur dans le milieu culturel. Il mise sur le travail (la dernière partie du roman porte en épigraphe cette parole: «Don't cry — work») et espère de ce travail-là qu'il l'aidera à repousser le sentiment de vide qui l'étouffe. Mais il sera bientôt sans pitié pour les représentants de la machine culturelle: les grands gurus de la culture ressemblent épouvantablement aux blouses blanches des hôpitaux psychiatriques. Leur participation aux événements culturels relève de la routine. Jamais ils ne s'engagent vraiment et, s'ils prennent

part aux défaites et aux joies des créateurs, ils utilisent ces malheurs et ces bonheurs uniquement comme prétextes, comme moyens: pour démontrer leur bonne volonté, leur sens des responsabilités, étaler leur culture, consolider leurs alliances. Ils sont calculateurs, triomphalistes et intouchables. Raspe ne peut que rager d'impuissance devant ce qu'il découvre, constate. On a l'impression que le médecin en lui continue de trouver désespérant de ne pouvoir aider absolument personne. Il retrouve dans ce milieu les mêmes calculs, la même mauvaise foi, le même vide que dans le monde qu'il vient de quitter. Comment continuer? «Ce que je croyais savoir, écrit Goetz, n'a même pas le droit maintenant de s'appeler ESPOIR, mais n'est là que comme une petite question puante...» Cela livre déborde de petites questions «puant lâchement devant moi», devant le lecteur. On a souvent envie de détourner la tête. Mais la puanteur prend de plus en plus d'ampleur au fil des pages. On ne peut y échapper. A moins de fuir. Ou d'enfoncer sa tête dans le sable.